

→ Dynamiques des périphéries urbaines

1. Imagibilité des périphéries urbaines et métamorphoses des mythologies pavillonnaires

Dans les années 1970, lorsque le phénomène dit de périurbanisation a commencé à prendre une ampleur européenne considérable, les premiers travaux de recherche qui s'y sont attachés se sont concentrés autour de deux principaux objets :

- d'une part les dynamiques (et enjeux de maîtrise) foncières leurs coûts et leurs conséquences
- d'autre part, la production du logement (essentiellement le pavillon ou la maison dite "individuelle" renvoyant en réalité à l'unité / la structure atomique familiale).

L'enjeu de la production du logement a été nourri par des études tant architecturale, sociale, que d'autres, nettement plus rares et par ailleurs très novatrices, sur leur représentation, les idéologies sous-tendant leur production. On pointe ici en particulier les travaux que Pierre Bourdieu et les *Annales de la recherche en sciences sociales* leur ont consacrés. Chemin faisant, ces travaux ont dégagé les ressorts de mythologies structurantes, travaillant le fond de ces trames idéologiques.

Plus de trente ans plus tard, on peut alors s'interroger sur ce qu'il en est devenu exactement concernant deux aspects :

- Tout d'abord, l'image des périphéries urbaines ne se construit-elle toujours qu'à partir d'un *canal* essentiel - la publicité - et un *champ* exclusif - la promotion immobilière et le monde du crédit ?
- Par ailleurs, que sont advenues les mythologies concernées ? Est-ce que les périphéries urbaines n'y sont toujours résumées comme par synecdoque (une figure de style qui résume un tout par une partie), par la maison autonome ? D'autres objets, cadres, éléments du décor viennent-ils désormais s'y substituer ?

Plus largement donc, derrière une persistance du phénomène, quelles structures se pérennisent, disparaissent ? Faut-il persister à penser les individus comme étant manipulés par ces imaginaires ? Sans capacité de prise ? Où mobilisent-ils eux même d'autres stocks, injectent-ils aussi d'autres sens que ceux qui ont pu être formatés, lus pour, mais aussi par eux ?

[Lecture idéale pour l'atelier : article des ARU]

2. La condition suburbaine au défi de l'intervention urbanistique et de l'analyse scientifique : l'expérience de la « grande échelle »

Le suburbain, une catégorie spécifique d'espace se situant aux marges intérieures ou extérieures des grandes agglomérations, pose simultanément un double défi.

Aux urbanistes et architectes, d'abord, celui de se constituer en tant que "territoires de projet" bien singuliers puisque leur existence reste souvent bien aléatoire quant à leurs possibles usages. Quel sens, par exemple, prend une réflexion sur l'espace public dans le cas de lotissements que leurs résidents n'investiraient que bien peu au-delà des limites de leur habitation ? De zones commerciales ?

Puis, aux chercheurs et scientifiques : peut-on restituer de la même manière les processus propres à la fabrique urbanistique de ces espaces à partir des classiques analyses en termes de systèmes et jeux d'acteurs ?

C'est ce double éclairage d'une condition suburbaine plaçant ces espaces en situation tant de dépendance que de possible distanciation, laissant place tant à des marges de contrainte que de manœuvre, qui sera interrogé dans ce deuxième temps de la journée, à partir d'une expérience d'un programme de recherche, « l'Architecture de la grande échelle ».

a. Figures et conditions : entre contraintes et ressorts, un mini-laboratoire suburbain

Les espaces suburbains se déploient à l'intérieur de matrices normatives : impératifs de densification, respects des orientations stratégiques métropolitaines... Leur condition suburbaine spécifique les inclut par ce biais dans une configuration métropolitaine plus large, une des dimensions qui serait constitutive d'une « grande échelle », liées tant à des logiques normatives (SCOT, PLH, développement durable) que spatiales (modes de vie métropolitains) et face auxquelles ces espaces ne pourraient que se conformer.

Comment l'intervention architecturale est à même de prendre place dans cet interstice qui se fait à la fois *condition conditionnante*, mais aussi *condition expérimentale* puisqu'il s'agit d'y penser la construction de territoires quotidiens ou plus exceptionnels aux régimes d'existence bien différents de la ville "stable" ?

En quoi y trouve-t-elle des ressorts ou se retrouve-t-elle dans des voies sans issue (ou à les mettre en place) ? S'agit-il d'un espace désormais "pré-normé" au point d'en rendre bien limitées les opportunités d'intervention ? Est-ce davantage un espace libéré par sa situation « d'angle mort de la « Grande échelle métropolitaine » ? Passer de la « petite » à la « grande » échelle, c'est alors faire du lieu pédagogique un mini-laboratoire de réflexion active sur le renouvellement des classiques modèles urbanistiques, centripètes à centrifuges. Le projet prendrait alors une teneur stratégique de "réversion" visant notamment à contrecarrer les logiques implacables, celles de relégations, celles d'espaces de zones commerciales et de juxtaposition de secteurs. Ici on pointerait une première rencontre avec la figure (ou métaphore territoriale) qui permettra d'explicitier un type de tactique ou de stratégie.

b. Figures et processus : des acteurs aux traceurs d'action, penser la petite fabrique urbanistique.

La prolifération des intervenants traversant et travaillant ces espaces ne désarme-t-elle pas aussi la manière dont les chercheurs peuvent en expliquer les processus conduisant à leur élaboration ? Quelle est donc la spécificité de cette "petite fabrique urbanistique" au regard du "grand projet" - autre angle du rapport entre le "petit" (périphérique) et le "grand" central ?

Ne peut-on restituer qu'à partir du cadre "logique" des "jeux d'échelles", de la description de leurs emboîtements et leurs entrechoquements ? Cette approche par l'emboîtement de cadres dont sont friands les géographes (du SCOT à la ZAC) a-t-elle encore du sens lorsqu'on sait qu'elle efface la très grande labilité des intervenants, par exemple ?

C'est une toute autre perspective que permet dans ce cas d'engager la figure. Celle-ci constitue une sorte d'OVNI aux contours flous et contenus flous c'est-à-dire d'un objet suffisamment plastique pour permettre de prendre un sens différent suivant les situations, mais suffisamment pérenne par sa cristallisation tant langagière que visuelle qui le porte pour être doté d'une continuité lui permettant de retracer des lignes de processus, de constituer (ou d'embrayer) des récits d'action, qui sont tant ceux des chercheurs que des acteurs eux-mêmes, surtout dans les configurations où ceux-ci se trouvent mêlés, assumant donc le côté forcément « impur », hybride, de processus. Dans ce second temps, c'est le suivi d'une figure particulière, la *forêt urbaine*, entre local et global, acteurs institutionnels, professionnels, scientifiques, qui sera proposé.

